

MADAME ELIZABETH

Parmi les beaux caractères dont le dix-huitième siècle peut se glorifier, les beaux noms inscrits en lettres d'or dans l'histoire d'une révolution qui a enfanté tant de vertus et de crimes, celui de Mme Elisabeth brille encore d'un éclat plus pur que tous les autres. Sa mort si cruelle, si injuste vient ajouter à la sympathie que cette jeune et intéressante princesse nous inspire. Il nous semble voir cet ange monter le ciel aux victimes qui l'accompagnaient dans son céleste martyre, le ciel qu'elle va conquérir par sa foi et sa résignation.

Elisabeth-Philippine-Marie-Hélène de France, née à Versailles le 3 mai 1764, était petite fille de Louis XVI. Son père, le grand dauphin, et sa mère, Marie-Joséphine de Saxe, moururent jeunes. Mme Elisabeth n'eut pas le bonheur de les connaître, elle qui était si digne de les apprécier ! Son éducation fut confiée à Mme la comtesse de Marsan, gouvernante des enfants de France. Cette dame, avatagée d'une haute raison, s'appliqua à développer les heureuses qualités de son élève, et à combattre les défauts qu'elle pouvait avoir. Elisabeth, douée d'une âme grande et généreuse, avait une légère tendance à l'orgueil et à l'irritabilité ; mais, grâce à la sagesse de son institutrice et à son heureux naturel, elle parvint à dominer ses inclinations et devint un modèle de douceur et d'amabilité.

Louis XVI donna un témoignage éloquent de la bonne opinion qu'il avait de sa sœur, en la laissant à quatorze ans entièrement maîtresse de ses actions, et en lui formant une maison qu'elle dirigea avec toute l'intelligence que l'expérience seule développe chez les autres femmes. Depuis cette époque, Elisabeth s'entoura des personnes les plus recommandables par leurs mœurs, leur science et leur piété. Cherchant sans cesse une infortune à soulager, elle dotait de jeunes filles pauvres et soutenait de ses revenus les orphelins de St-Cyr.

Un matin, elle entra chez la reine, et avec une physionomie plus gracieuse encore qu'à l'ordinaire, elle lui dit :

— J'ai une grâce à demander au roi ; vous qui êtes la bonté même, daignez m'appuyer auprès de lui... Oh ! ne me refusez pas.

Que veut-elle solliciter avec tant d'instance ? Est-ce une parure, sont-ce des diamants ? Non, elle vient réclamer la permission de s'en priver.

— J'ai promis, ajouta-t-elle, 150,000 francs de dot à mon amie Mlle de Couson : le roi a la bonté de me donner 30,000 de diamants par an ; obtenez de lui qu'il m'avance cinq ans de mes étrennes.

Le roi, touché de la générosité de sa sœur, qu'il affectionnait beaucoup, lui accorda sa demande. Mlle de Couson devint comtesse de Raigecour et resta auprès de Mme Elisabeth en qualité de dame de compagnie. Tous les ans, au 1^{er} janvier, on entendait la princesse s'écrier au milieu des dames qui vantaient les riches présents qu'elles avaient reçus :

— Moi, j'ai le plus beau des diamants que l'on puisse trouver dans le monde : j'ai une amie auprès de moi.

Mais c'était surtout dans sa jolie maison de Montreuil qu'elle pouvait exercer cette bienfaisance qui formait l'essence de son caractère. Là, elle était la véritable mère des pauvres ; elle connaissait et soulageait tous les misères : celles du rigoureux hiver de 88 furent terribles, et la charité de Mme Elisabeth fut inépuisable. Quand sa bourse était vide, elle allait soigner les malades et leur portait des consolations.

Un marchand lui ayant offert un jour un ornement de cheminée d'un nouveau goût qui coûtait 400 francs, Mme Elisabeth le refusa :

— Avec 400 francs, dit-elle, je puis monter deux petits ménages.

Au milieu des hommes dont elle était entourée se trouvait un jeune vacher qu'elle avait fait venir de la Suisse, et qui, malgré tout le bien dont elle l'avait comblé, conservait une expression de mélancolie qui révélait une peine secrète ;

pourtant, il était plein de reconnaissance pour sa protectrice, et répétait toujours : — Ah ! quelle bonne princesse ! Non, la Suisse entière ne contient rien d'aussi parfait.

Mme Elisabeth, frappé de l'air de tristesse de ce fidèle serviteur, s'informa de la cause de son chagrin, et apprit bientôt que Jacques avait laissé dans sa patrie une jeune fiancée qui pleurait son absence et craignait d'être séparée de lui pour toujours. Elle accusait Jacques d'inconstance et d'ambition, et cependant, Jacques, loin d'elle, languissait et souffrait.

A peine l'excellente princesse fut-elle instruite de cette touchante idylle, qu'elle dépêcha un courrier à Fribourg, où demeurait la jeune fille. Elle l'invita à venir au château de Montreuil rejoindre son ami d'enfance ; et la jeune suisse accourut bien vite. Devenue la femme de Jacques et laitière du château, elle fut chargée de distribuer le lait aux pauvres petits orphelins dont Mme Elisabeth était la mère.

C'est à cette occasion que Mme de Trévannes composa la chanson si populaire et si touchante de : " Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi."

Jusqu'à lors les vertus de Mme Elisabeth n'avaient été que des vertus privées : sa vie s'était écoulée dans la solitude : l'aimable sœur de Louis XVI jouissait de cette douce félicité que l'on éprouve au sein de l'amitié et de la nature. Mais ce fut à l'heure de l'adversité, au milieu des terribles calamités qui affligèrent sa famille, qu'elle se montra grande et forte, et que son caractère s'éleva encore pour lutter courageusement contre la fatalité des circonstances.

Déjà l'orage grondait sourdement : l'esprit de révolte, la division, les guerres intestines régnerent dans ce beau pays de France, qui présentait un esprit si riant, si peu d'années auparavant.

Lors de la naissance du premier dauphin, la ville de Paris avait donné un bal où le roi et la reine assistaient. Une foule innombrable de Français se pressait autour de Louis XVI en criant : Vive le roi !

— Mais si vous voulez qu'il vive, dit en riant ce bon prince, ne l'étouffez donc pas.

Et cette scène se passait au 21 janvier. Maintenant, la liberté du monarque est menacée ; l'idole est descendue de son piédestal, et chaque jour lui enlève quelques-uns de ses privilèges. Ce descendant

saint Louis devait passer successivement par toutes les misères de la destinée humaine.

Mme Elisabeth, qui avait vécu dans la retraite, loin des plaisirs de la cour, loin des fêtes, ne quitta plus la famille dès qu'elle la vit malheureuse. Son frère la supplia en vain d'abandonner la France, d'imiter ses tantes et le comte d'Artois.

— Ma place est ici, dit-elle avec énergie, la mort seule me séparera de vous.

Le 10 août 1792, une populace en délire avait envahi le château des Tuilleries et demanda la reine à grands cris. Une femme, brillante de grâce et de beauté, s'avance au milieu des furieux...

— Ce n'est pas la reine, mais Mme Elisabeth, s'écria M. de St-Pardoux, écuyer de la princesse.

— Taisez-vous, monsieur, que dites vous là ? répond avec calme l'héroïque sœur du roi ; laissez les dans leur erreur ; je vous en supplie, sauvez la reine, épargnez leur un crime, et plût au ciel qu'ils se fussent trompés.

Mme Elisabeth suivit au Temple Louis XVI et Marie-Antoinette. Elle adoucit leur captivité par son dévouement et sa résignation. Les nobles captifs avaient descendu les marches du trône pour languir dans une prison ; mais ils pouvaient encore supporter leurs malheurs ; ils pouvaient encore supporter leurs malheurs : ils étaient ensemble... Souvent les prisonnières se réunissaient dans la chambre du roi qui continuait l'éducation de ses enfants. Tandis qu'il leur donnait des leçons de morale et de philosophie, les princesses s'occupaient de travaux à l'aiguille.

Un jour que Mme Elisabeth cassait son fil avec ses dents, parce qu'on lui avait

ôté ses ciseaux, le roi s'en aperçut et lui dit :

— Que n'êtes-vous encore dans votre maison de Montreuil, il ne vous manquait rien alors !

— Mon frère, répondit la bonne Elisabeth avec sa voix douce et persuasive, il ne me manque rien quand je suis auprès de vous ; mais votre bonheur nous manque.

Quelque fois le roi s'endormait après dîner : sa famille le contemplant avec vénération, s'agenouillait alors et priait Dieu de protéger une tête si chère. Bientôt le roi fut arraché des bras de sa femme et de ses enfants. Longtemps ils ignorèrent son sort... On relégua le petit dauphin dans une autre partie du bâtiment. Puis Marie-Antoinette fut conduite à la conciergerie. Mme Elisabeth et Mme Royale demandèrent inutilement à la voir. Cette séparation fut cruelle : elle ne devaient plus la revoir.

Restée seule avec sa nièce après la mort de la reine, Mme Elisabeth n'eut plus pour chambre qu'une cuisine délabrée au troisième étage de la prison : un vieux lit de sangle à moitié rompu et quelques mauvaises chaises dépaillées en composaient tout l'ameublement. Mais son courage ne l'abandonna pas dans ce misérable asile, parce qu'elle le puisa dans la religion. Elle devint une seconde mère pour sa nièce, lorsque le tribunal révolutionnaire lui eut enlevé ses parents. Nous la voyons, oubliant la mort qu'on lui prépare, veiller sur une tête si chère, et, confiante en Dieu, lui laisser le soin de sa destinée.

Le matin, appuyée sur sa misérable couche, élevant les yeux vers le ciel, elle s'écriait avec résignation :

— Que m'arrivera-t-il aujourd'hui, ô mon Dieu ! je n'en sais rien, tout ce que je sais, c'est qu'il ne m'arrivera rien que vous n'avez prévu, réglé, voulu et ordonné de toute éternité. Cela me suffit : j'adore vos desseins éternels et impénétrables ; je m'y soumetts de tout mon cœur pour l'amour de vous ; je veux tout, j'accepte tout ; je vous fais un sacrifice de tout, et j'unis ce sacrifice à celui de mon Dieu sauveur. Je vous demande en son nom et par ses mérites infinis la patience de mes peines et la parfaite soumission qui vous est due pour tout ce que vous voulez ou permettez.

Mme Elisabeth supportait toutes ses humiliations, disant comme Jésus-Christ sur la croix : Pardonnez leur, ô mon Dieu, car ils ne savent ce qu'ils font. Sa patience et sa douceur ne désarmèrent pas ses juges : les méchants ne comprennent pas la grandeur d'âme.

Le 9 mai 1793, Mme Elisabeth venait de se coucher quand elle entend ouvrir les verroux. Elle se hâta de passer sa robe. L'air sinistre et le ton brusque de ceux qu'elle voit entrer lui annoncent quelque nouvel acte de tyrannie :

— Citoyenne, descendez tout de suite, on a besoin de toi.

— Ma nièce restera-t-elle ici !

C'est la première pensée qui la frappe, et non le sort qui l'attend

— Cela ne te regarde pas ; on s'en occupe.

Mme Elisabeth pressa la malheureuse nièce sur son cœur, et, pour calmer son effroi, elle dit :

— Soyez tranquille, je vais remonter.

— Non, tu ne remonteras pas, répond avec un rire cruel un des assistants ; prends ton bonnet de nuit.

Elle obéit, relève la jeune princesse qui tombe dans ses bras, lui dit d'espérer toujours en Dieu, d'être soumise à sa volonté, et la quitte pour ne plus la revoir.

Pendant qu'on rédige le procès-verbal de décharge du geôlier, on l'accable d'insultes, d'insultantes ironies. Elle monte en fiacre avec l'huissier du tribunal révolutionnaire, et, conduite à la conciergerie, elle est le lendemain jugée et condamnée.

Quelques heures après, et au milieu d'une foule égoïste et cruelle, avide de spectacles et d'émotion, Mme Elisabeth paraît assise dans une ignoble charrette et entourée de vingt-quatre victimes, parmi lesquelles on compte Léonnie, la veuve de M. Montomrin, de Brienne, ex-ministre

de la guerre, Mégret de Sérilly et son épouse. Sa marche funéraire ressemble à une marche triomphale ! Jamais elle n'avait été plus belle ; sa figure est empreinte d'une légère pâleur qui n'accuse ni faiblesse ni désespoir ; quelques boucles de cheveux d'un noir de jais s'échappent de son bonnet et réhausse l'éclat de son beau front ; ses grands yeux à demi voilés par de longs cils s'élèvent quelquefois au ciel où elle semble chercher sa place. Auprès d'elle, une dame âgée écoute en silence les douces et éloquentes paroles qui s'échappent de la bouche de cette vierge sainte. Dans cet instant solennel, elle trouve des mots qui consolent et persuadent. L'espérance d'une vie future la soutient, car elle croit à l'immortalité de l'âme... Mme Elisabeth contemple avec calme cette masse compacte qui l'environne, et son regard s'arrête sur des bouquets que beaucoup de personnes portent à la main. Un parfum de roses embaume l'air autour d'elle ; un parfum de pureté semble émaner de ses lèvres... Des roses au milieu de ce lugubre drame, à côté de la mort : étrange contraste, amère dérision ? La voiture est arrivée... l'instrument est prêt... Tous ces martyrs demandent à l'auguste princesse la permission de l'embrasser avant de mourir. Elle voit rouler vingt-quatre têtes à ses pieds ; le sang jaillit jusque sur elle... Puis l'exécuteur des hautes-œuvres la saisit, il écarte son fichu par un mouvement brusque.

— Monsieur, s'écrie-t-elle avec une expression d'indicible pudeur, au nom de votre mère, couvrez-moi.

L'exécuteur éprouve un sentiment de respect involontaire, tant est fort l'ascendant de la vertu. Une minute après, le monde comptait une victime de moins et une sainte de plus. Elle n'avait que trente ans.

Mme ÉMILE MARCEL.

NE VOUS ENDETTEZ PAS

Un écrivain américain d'une grande expérience, le distingué rédacteur du *Massachusetts Ploughman*, donne ce sage conseil dont, nous Canadiens, nous pouvons prendre notre part et tirer profit.

" La moitié de l'inquiétude, de l'ennui et du trouble que l'homme endure dans ce monde, provient de ce qu'il se met dans les dettes. On dirait que certaines personnes sont nées pour acheter et s'engager outre mesure aussi longtemps qu'elles ne sont pas tenues de payer comptant. Donnez-leur une occasion d'acheter à crédit, et la question du paiement ne les embarrasse aucunement. Mais quel moisson de trouble récolte celui qui sème des dettes ! Combien de chevelures sont blanchies et de vies abrégées, que de suicides et de meurtres sont provoqués par les dettes ! Et, cependant, comme il est facile d'éviter ce terrible commencement de sa carrière, se faire une règle sévère de ne jamais s'endetter pour aucune raison. N'achetez rien à moins d'avoir l'argent nécessaire pour payer. Ne faites pas attention à " l'occasion favorable," à " la chance rare," au " bon marché," etc. : ce sont autant de pièges destinés à faire des victimes. Si vous voyez quelque chose qui vous plaise, commencez par regarder à votre bourse et trouvez-y votre décision. Payez toujours à fur et à mesure. Si vous manquez d'argent, restreignez vos besoins en conséquence."

M. M. Gravel et Thibault donnent avis au public, et en particulier à leur nombreuses pratiques, qu'ils ont maintenant en mains le plus bel assortiment de Tweed Écossais, Anglais et Canadien, Drap, Serges et Tricot qu'il soit possible de trouver. Leurs prix sont des plus modérés. Ainsi donc si vous voulez être bien servis et acheter à bon marché pour argent comptant, rendez-vous chez Gravel et Thibault, 587, rue Ste-Catherine.

N. B. Nous invitons aussi les Dames à venir examiner notre département de Moles, nous ne doutons pas qu'elles seront émerveillées de l'élégance de nos chapeaux. Venez donc tranquillement pour choisir.